

Le Parachutiste

Suite de la bataille dans le ciel de Provence, le devenir du parachutiste....

Quelques secondes après la chute de l'avion : mon frère Noël nous fit signe qu'il y avait un point noir dans le ciel, au dessus de la Ste Victoire ; mon père en déduit que c'était un parachutiste. Effectivement on apercevait un point pousser par le vent, du nord au sud, et devait être plus fort en altitude. On voyait nettement le point noir grossir et se rapprocher vers le sud, c'est-à-dire dans notre direction.

C'était la première fois que nous voyons un parachutiste : plus le temps passait, plus le point grossissait : pour arriver devant nous, quelques minutes plus tard. Mais il était encore très haut et le vent le balançait à la manière d'un balancier d'horloge Comtoise. Il se dirigeait vers le village de Fuveau, mais nous n'étions pas sûrs ! Il ensuite derrière la colline des « Bosques » : nous aurions bien aimé savoir où il allait atterrir, mais mon père ne voulut pas que nous quittions notre travail pour monter au village.

A cette époque, mon père avait un commerce de primeurs « les halles de Fuveau » qui se trouvait au numéro trois du Boulevard Loubet, occupé de nos jours par « l'assurances Blanchard ». Tout les matins il montait faire l'ouverture du magasin, et pour le repas de midi il revenait à la bastide. Il nous fit part des nouvelles du parachutiste, que nous attendions avec impatience. Il nous dit simplement qu'il était tombé dans la colline aux alentours du château Vitalis, sans plus de commentaires. Le lendemain, les camarades d'école nous expliquèrent en détail comment cela c'était passé, en exagérant plus ou moins. Le temps passe, les anciens disparaissent, l'histoire du seul parachutiste qui soit tombé dans une colline de Fuveau, tombe dans l'oubli, comme bien d'autres choses.

Soixante ans après j'ai voulu savoir réellement comment cela c'était passé ; après quelques recherches infructueuses, auprès des anciens qui me donnaient chacun leur version, j'appris de façon sûre que le parachutiste avait atterri non loin du château Vitalis. Les gens de Fuveau l'appellent château, (il à été démoli : et n'existe plu) car c'était une très belle demeure

bourgeoise avec une bastide comme dépendance, et un important vignoble tout autour, ainsi qu'une cave de renom où l'on produisait un bon vin.

Un fermier vigneron cultivait les terres du château. C'était un petit homme d'une grande bravoure, mais à cheval sur les principes ; il s'appelait Mr Grail Claudius. Il avait avec lui deux ouvriers : Henri, dit « lou rafresca », et Marius dit « la vapeur », surnoms donnés par les gens du village et les mineurs, car ils aimaient tous les deux le bon vin. Mr Grail avait l'adjudication du ramassage des poubelles « la bordille ». Ce travail était fait par les deux inséparables : Henri et Marius, qui faisaient le ramassage avec un vieux cheval et un tombereau. Ce vieux cheval s'arrêtait tout seul devant chaque bar du village, où il stationnait pendant de longs moments. Ils faisaient aussi « l'enterre mort ». C'est Johannes le petit fils de Mr Grail, âgé de soixante dix huit ans, actuellement, qui m'a raconté comment cela c'était réellement passé dans les détails : il est le dernier témoin de cette histoire...

Géographiquement, le château Vitalis se trouve assez loin du lieu du combat aérien. Ils entendaient le bruit des moteurs, et des mitrailleuses. De temps à autre ils apercevaient un avion qui venait tourner pour reprendre le combat, mais leur champ de vision était limité car la colline les empêchait de voir le déroulement de la bataille. De la vigne où ils se trouvaient, ils ne voyaient pas non plus le parachutiste se rapprocher de la colline voisine.

Ce matin-là, ils étaient trois à tailler les vignes ; Mr Grail, Marius, et Joannes. Henri était au village avec le cheval à ramasser la « bordille ». A tout moment Joannes regardait au dessus des pins pour essayer de distinguer les avions lorsque, tout à coup, il aperçut le parachutiste. Il n'en croyait pas ses yeux ! il était là, tout proche. Il le vit descendre pratiquement à la verticale, le vent le vent était moins fort, près du sol.

Il cria en « provençal » à son grand-père et à Marius qui se tenaient tête baissée pour tailler les sarments de vigne : « Pépé ! Marius ! Regardez ! Un parachutiste vient de tomber dans la colline ! Là, derrière les pins ! ».

Son grand père surpris lui demanda en provençal, « *monté as vist aterra un paro-toumbant ?, as pantaia moun pichot ! Ou adounc vènès calu... »*

---- Où tu à vu tomber un parachutiste ! Tu as rêvé mon petit !
ou alors tu devient fada ! »

---- Non pépé, je te jure, il est tombé dans les pins ! »

le grand père Claudius leurs dit, « *Fau ana veir aco à ran »*

---- Il faut allez voir ça de plus près : »

Les voila partis à la recherche du rescapé de la bataille. Joannes les emmena en direction du point de chute, quand tout à coup ils virent le pilote suspendu à un pin, le parachute accroché à des branches qui n'avaient pas cédé sous le poids du malheureux. L'aviateur gémissait de douleur.... A la vue des trois hommes qui venaient à son secours, il leur parla un langage qu'aucun des trois ne comprenait, Mr Grail leur dit, «*Aro fau lou desengavacha* » : « Maintenant il faut le sortir de là ! ».

Un tailleur de vigne a, en plus de son sécateur, un couteau-scie, « sarret » qui lui sert pour scier les quartiers des souches de vignes mortes. Marius avait le sien accroché à la ceinture ; le grand père dit à son petit fils « *Pichot escalo l'aubre emai couipo li branco que lou retingon* » « Petit, monte sur le pin et avec le couteau-scie tu coupes les branches qui retiennent le parachute ! » Joannes avait dix huit ans ; il était agile ; il savait grimper aux arbres ; il l'avait fait tellement souvent lorsqu'il était plus jeune pour chercher les nids de pies ou d'écureuils ! D'une main il scia les quelques branches qui retenaient la toile de soie blanche en partie déchirée, et de l'autre il se tenait pour ne pas tomber.

Claudius et Marius se tenaient au pied du pin les bras levés vers les pieds du pilote pour pouvoir le retenir le plus possible dans sa chute, une fois les branches coupées ; Joannes tâchait d'aller vite, mais avec un couteau-scie cela n'était pas facile.... Claudius dit à Marius, « *Meu, doune me la man per lou teni dei péd que noun toumbe !* » « Marius donne moi la main pour lui tenir les pieds et éviter qu'il tombe ! » La dernière branche coupée, l'aviateur tomba dans les bras du grand père et de Marius : ils essayèrent de lui ôter le harnachement du parachute, mais ils n'y parvinrent pas. Ils le saisirent chacun sous un bras, tandis que Joannes redescendu du pin, prenait le parachute de soie blanche, prêt à suivre le cortège, à l'allure d'un mariage. Bien que le père Grail n'aimât pas les Allemands, il leur dit « *fau lou carreja à l'oustaou, pouden pas l'abandouna ansi !* » « il faut l'emmener à la maison, on ne peut pas le laisser ici ».

Ils n'avaient pas fait quatre mètres, que retentirent deux rafales de mitraillette. Une pluie d'aiguilles de pin leur tomba sur la tête. Quatre soldats allemands en tenue de combat apparurent, criant « Halte ! Terroristes ! » De peur, les trois sauveteurs lâchèrent le blessé et levèrent les bras comme pour se rendre. Le pilote tomba à terre en lâchant des cris de douleur ; Puis il parla aux soldats, pour leur dire sans doute qu'ils l'avaient décroché de l'arbre où il était suspendu, et que ce n'étaient pas des terroristes, mais des paysans. Ils comprirent la situation, ils baissèrent leurs armes et devinrent plus conciliant.

Mais les trois sauveteurs avaient eu très peur ! Claudius s'adressant à Marius dit, « *per lou cop, van pas nous espoutil, as vit Méu !, fai de ben a*

Bertrand...» « Celui là de coup ! Ils ne vont pas nous descendre tout de même ! Fais du bien à Bertrand ...! »

Les soldats allemands prirent leur compatriote et le transportèrent à l'intérieur de la bastide qui se trouvait pas très loin de la colline. Joannes avait repris dans ses bras le parachute et suivait le cortège. Le pilote avait à la main et au bras droit, de graves brûlures due à son blouson de cuir qui était en partie consumé par les flammes, activées sans doute par le vent d'altitude, lorsqu'il était dans les airs. Il souffrait énormément. Après que les soldats lui eurent ôté l'harnachement pour qu'il soit plus à l'aise, Madame Grail le fit boire, lui nettoya le visage en partie recouvert d'huile. Elle lui donna ensuite deux comprimés d'aspirine : à cette époque il n'y avait rien d'autre pour calmer la douleur. Les soldats allemands étaient là en spectateurs, et de temps à autre ils lui posaient des questions, aux quelles il répondait tout en faisant de grands gestes avec le bras gauche.

Après avoir repris un peu de forces, l'aviateur se mit debout. Il demanda à un soldat de lui sortir le portefeuille de la poche de son blouson.

Il sortit un billet de mille francs pour le donner à Joannes, sans doute pour le récompenser de l'avoir sorti de cette mauvaise posture. A cette époque mille francs représentaient une grosse somme d'argent. (pour faire la comparaison, un mineur de fond ne gagnait pas cent francs par jour). Mais le grand père de Joannes qui avait fait la guerre 14 / 18, avait une dent contre les Allemands, les refusa tout simplement, il dit à son petit fils : « Petit, je t'interdis de prendre cet argent ! ».

Après avoir salué et remercié tout le monde, les soldats installèrent le pilote dans leur véhicule et se dirigèrent vers Fuveau, puis sans doute vers un hôpital d'une ville voisine : Aix en Provence, ou Marseille....

Aux dires de certaines personnes de Fuveau qui se trouvaient sur les lieux, les officiers allemands cantonnés au village avaient suivi tout le déroulement de la bataille aérienne avec des jumelles, depuis le belvédère du village : « le portail » qui se trouve rue Rondet, au coin de la maison de la famille Audisio. De cet endroit on domine une grande partie de la vallée de l'Arc jusqu'à la montagne Sainte Victoire. Ils suivirent la descente du parachutiste jusqu'à son point de chute, en sachant que c'était un des leurs : c'est pour cette raison qu'ils arrivèrent très vite sur les lieux, quelques minutes plus tard.

Voilà en détail l'histoire du parachutiste, survenue à Fuveau en 1944. Ce fut un évènement, car ce n'est pas tous les jours que tombe un parachutiste dans les environs du village.

Je ne suis pas un conteur, ni un écrivain, mais j'ai voulu faire revivre ce moment de la guerre de mon mieux, avec le plus de détails possible, pour que cette histoire ne tombe pas dans l'oubli. Avec les précieux renseignements de mon ami Flippe Joannes, le dernier témoin de cet évènement.

La famille Grail Claudius, a disparu ainsi que Henri dit « lou rafresca » et Marius dit « la vapeur ». Quant a Joannes il s'engagea à la libération au passage des alliés comme plusieurs jeunes gens du village pour la durée de la guerre. (il fit aussi la campagne d'Indochine). Tous les personnages très connus de cette histoire ont marqué le village de Fuveau, dans les années 40.



Récit vécu
Dellasta Marcel
Fuveau – 2005